

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

## LE COLPORTEUR BANDIT

IV

LE PÈRE PETIT-JEAN.

Type étrange, curieux, invraisemblable, mais malheureusement trop vrai dans les monstrueux écarts de la nature, que le père Petit-Jean.

Si l'on eût tout connu !.....

Au physique, c'était un homme d'apparence chétive, maigre, rachitique, affligé d'un âge indéterminable, mais dépassant la soixantaine, quoique, en réalité, le père Petit-Jean comptât à peine cinquante-cinq ans.

Il avait le front bas etroit, les sourcils blancs, très épais, très rapprochés, ce qui indiquait une volonté tenace, jointe à un esprit sans grande portée dans ses horizons, mais passionné, ardent à la poursuite du but une fois tracé.

Son costume était celui des colporteurs de livres et d'enluminures un chapeau de paille commun, tuyauté, au lieu d'être tressé, comme le portaient alors les gens de la basse classe, un bourgeron de toile blanche un pantalon de velours vert sombre à côtes avec des souliers ferrés en faisaient les frais. Mais tout cela d'une netteté exceptionnelle: Pas une déchirure, pas une tache, pas un fil décousu à la blouse ou au pantalon. Sous la semelle des souliers, pas un clou non plus ne manquait.

Ah! c'était aussi l'ordre et la propreté en personne, que le père Petit-Jean! Et pourtant les ténèbres, la nuit constituaient le fond de sa vie.

En Bourgogne, on le voyait parcourir, annuellement, vers la mi-été, la vallée de l'Yonne et celle de la Seine, vendant des livres, des images ou des tableaux. Il disparaissait comme il était venu.

Depuis près de 15 ans, notre homme faisait régulièrement ce trajet.

Sa physionomie était connue de tous les villageois.

On l'attendait, on lui donnait des commandes, on lui confiait des commissions pour Châtillon, Dijon, Auxerre, Sens, voire pour Paris.

Il arrivait chaque année, le même jour, je pourrais dire à la même heure, dans chacune des localités.

Malgré son humeur taciturne, il recevait un accueil excellent, mais jamais le père Petit-Jean n'acceptait rien, sinon le coucher ou un verre d'eau dans les maisons où on l'invitait à se restaurer.

Le coucher, c'était invariablement une botte de paille. Encore ne se la permettait-il que quand le temps était trop mauvais pour passer la nuit en dehors.

D'habitude, le pied d'un arbre, une meule

de blé ou de foin, un hangar dans les champs ou la cabane d'un cantonnier sur la grand'route, formaient son dortoir.

Le père Petit-Jean ne s'accordait qu'un repas par jour et sa



Quoi de nouveau? dit le factionnaire.

nourriture ne subissait jamais la moindre modification : elle se composait d'une livre de pain et d'une demi-livre de lard salé, mangés sur le pouce, entre huit et neuf heures du soir, avant de prendre son repos quotidien.

Au scandale de nos paysans bourguignons, il ne buvait que de l'eau.

Dès le début de ses pérégrinations dans le département de l'Yonne, cette « manie, » comme ils disaient, lui avait fait le plus grand tort.

Les uns prétendaient que c'était par hypocrisie, d'autres affirmaient que c'était en pénitence d'un crime épouvantable, d'autres encore, que le père Petit-Jean était rongé de maladies ; tous déclaraient enfin que sa tempérance avait une cause invouable ; car nos vigneronniers n'admettent pas qu'un honnête homme, sain de corps et d'esprit, renonce volontairement au doux jus de la treille.

Et ce que le vulgaire ne comprend pas, il est toujours disposé à le mal interpréter.

Plus d'une fois on tenta de jouer au vieux colporteur des tours des campagnes : remplir d'eau-de-vie ou de vinaigre sa gourde ; l'enfermer, lui, pendant vingt-quatre heures, dans sa chambre, sans autre boisson qu'une bouteille de vin, sans autre comestible qu'une aile ou une cuisse de volaille. Mais, soit parti pris, soit répugnance invincible pour tout ce qui n'était pas sa sustentation habituelle, le père Petit-Jean demeurait à jeun ; et, s'il reconnaissait l'impossibilité de sortir de sa prison sans effraction, il attendait patiemment qu'on lui vint ouvrir la porte.

De cette façon, il finit par mettre les rieurs de son côté. On s'accoutuma à lui. Sa politesse, sa complaisance, sa ponctualité lui valurent l'estime générale.

On oublia qu'il était d'une lésinerie sordide. Cette lésinerie fut attribuée à la pauvreté ; et au moment où nous l'avons présenté à nos lecteurs, le père Petit-Jean comptait, sur tout le parcours depuis Montereau — Faut — Yonne jusqu'à Cruzy-le-Château, des milliers d'amis et pas un ennemi.

Mais que faisait-il au delà du département de l'Yonne ? c'est ce que tous ignoraient et ne s'inquiétaient probablement guère de savoir.

Aux interrogations accidentelles qui lui étaient posées sur ce point, le père Petit-Jean répondait, en branlant la tête :

— Hé ! hé ! je fais chaque année mon tour de France.

Cela coupait court aux indiscretions des curieux.

Adroit à tous les exercices du corps, le colporteur nageait fort bien.

Aussi, après avoir enfoncé dans l'étang de Froidfontaine revint-il promptement à la surface de l'eau qui bouillonnait en exhalant autour de lui des gaz délétères.

D'abord, le père Petit-Jean crut qu'il lui serait facile de sortir du trou où il était tombé.

Sa seule préoccupation fut d'avoir gâté son pantalon, et peut-être déchiré son bourgeon.

Quant au bâton, il l'avait encore à la main :

— Par bonheur, se dit-il, que j'avais eu la précaution de laisser mes souliers sur les bords. Ils seraient tout abimés.

Et notre homme se met à nager vers un tronc de saule verdoyant, éloigné de cinq ou six mètres seulement de la rive.

Mais, en approchant, il sent ses jambes embarrassées, comme si elles eussent été prises dans de la gélatine.

Les bulles d'air méphitiques montaient de plus en plus, à mesure qu'il avançait.

Il s'accroche au saule, qui cède et plonge dans une mare de boue visqueuse.

Petit-Jean veut rebrousser chemin.

Impossible.

La vase le serre, le presse de toute part.

Il se débat, elle s'élève jusqu'au dessous de ses aisselles.

Avec son bâton il essaie de se créer un point d'appui, et le bâton descend, descend sans rencontrer le fond.

La position est terrible.

Pourtant, à quelques brasses, est la terre ferme, toute radieuse des splendeurs d'un beau jour d'été.

Petit-Jean abandonne son bâton, rassemble ses forces, et tente un élan avec l'énergie du désespoir. Infructueux, malheureuse tentative qui double le danger ! le gouffre veut sa proie. Il se courrouce de ces efforts, agite l'eau qui le couvrait encore à la surface reflue, en clapotant dans ses profondeurs, il sert la misérable victime, l'enlace comme un serpent, l'empêtre dans ses inextricables glus, l'aspire, la suce, la tire, pour ainsi dire par les pieds.

La bourbe dépasse maintenant les épaules de Petit-Jean.

Dans un instant, elle l'étouffera.

Il est à demi asphyxié.

L'infortuné réclame du secours.

La mort dans la tempête, sous un ciel sombre, au milieu des éléments irrités, c'est horrible ; mais la mort devant une nature calme, souriante, éclairée, dorée par les feux vivifiants du soleil, c'est épouvantable.

— Au secours ! répéta le colporteur, fermant les yeux après cet appel suprême, et murmurant comme dans un dernier soupir :

— Ma pauvre Aurélie ! que deviendra-t-elle ?

## V

### L'AMOUR D'UN COLPORTEUR.

La tête du colporteur s'égarait ; ses yeux se brouillaient, les affres de la mort ensévrèrent son cerveau, quand des aboiements prolongés descendirent du bois vers lui.

— Au secours ! au secours ! proféra-t-il d'une voix stranguée.

Bientôt deux gros chiens bondirent hors de la futaie. En apercevant l'homme qui se noyait, ils coururent vers les marais d'un commun accord, se jetèrent dans l'étang, en suivant les parties où l'eau était plus profonde, et avec ce merveilleux instinct dont la Providence a doué quelques-uns de leur race, ils parvinrent sans s'embourber jusqu'au voyageur, le saisirent par son vêtement et le remorquèrent sur la prairie grâce à leur vigueur extraordinaire.

— Holà ! holà ! Tempête ! Ouragan ! Où êtes-vous, mes beaux ? Où êtes-vous ? demanda un individu qui sortait alors de la forêt.

Les chiens se mirent à hurler en léchant le corps insensible du père Petit-Jean.

— Tiens, dit le nouveau venu, découvrant tout à coup ce corps ; tiens, le colporteur d'hier. Ce brave homme se sera fourvoyé dans les marais.

En disant ces mots, il s'agenouillait près du colporteur et lui tâta le pouls.

— Par ma foi, fit-il au bout d'une minute, je crois que j'arrive à temps. Le bonhomme respire encore. Essayons de le ranimer :

Puisant de l'eau avec son chapeau, il lava le visage du père Petit-Jean, ensuite, il tira de sa poche un flacon qu'il lui posa sous le nez.

C'était de l'alcali volatil. Le colporteur qui n'était qu'évanoui, eut bien vite repris connaissance.

— Et mon bâton ? je l'ai perdu, soupira-t-il en ouvrant les yeux.

Puis remarquant quelques accrocs que les dents des chiens avaient fait à son bourgeron, il entra dans une violente colère contre les excellentes bêtes qui gambadaient autour du lui joyeuses de l'avoir arraché à la mort.

Avant d'avoir remercié son libérateur, leur propriétaire, il ramassa des cailloux avec l'intention de les leur lancer.

Cet échantillon de son caractère souleva si fort l'hilarité d'Armand qu'il faillit en tomber à la renverse. Et sans doute le père Petit-Jean comprit combien il était ridicule, pour ne pas dire plus ; car, en laissant choir les pierres à ses pieds, il baissa la tête, voûta son dos : qui s'était redressé de toute sa hauteur, et balbutia d'une voix confuse :

— Pardon, monsieur, je suis encore tout troublé... je ne sais vraiment ce que je fais... Vous m'avez sauvé la vie !...

— Dites plutôt ces braves animaux... sans eux, vous serviriez de pâture aux anguilles de l'étang, répondit le jeune homme riant toujours à gorge déployée.

— Je vous remercie...

— Oh ! pour cela, c'est inutile, interrompit Armand. Mais vous devez avoir froid, après le bain glacé que vous venez de prendre. Voulez-vous une goutte de marc pour vous réchauffer ?

En faisant cette proposition, le Sanguier de Villon débouchait une bouteille d'osier pendue à son côté et l'offrait cordialement au colporteur.

— Non, non, je n'en prends jamais ! jamais !

— Bah ! même quand vous êtes à moitié gelé ?

— Jamais, non... Jamais !

— A votre aise ! dit Armand, qui porta le flacon à sa bouche et but une copieuse gorgée.

Quand il eut fini :

— Par tous les diables ! comment vous êtes-vous fourré là-dedans ? dit-il en montrant le marécage.

Le père Petit-Jean n'osa pas avouer la cause de son imprudence.

— Oh ! par accident, dit-il, baissant de plus en plus la tête.

— Mais vous avez perdu vos souliers ? fit Armand avec intérêt

— Non ! non ! ils sont de l'autre côté de l'étang, je les avais quittés pour cueillir une fleur... c'est-à-dire...

— N'est-ce pas votre chapeau que j'aperçois dans les joncs ? reprit le chasseur en allongeant le bras vers la pièce d'étoffe que le père Petit-Jean n'avait pu atteindre.

— Où ça, monsieur ?

— Là, sur votre gauche.

— Non ! non ! répondit le colporteur. Mon chapeau est aussi resté sur le bord.

— Qu'est-ce que ça peut-être ? Ici, Tempête ! A l'eau, ma belle ! à l'eau, à l'eau, Ouragan !

Avec ces paroles, le Sanguier de Villon, reprenant son fusil qu'il avait déposé sur le gazon, indiquait à ces chiens intelligents le chiffon noir qui voguait sur le marais.

Les deux intelligents animaux s'élançèrent, et, à qui plus vite, nagèrent vers le point désigné.

Pendant ce temps, Armand disait au colporteur :

— Mais n'avez-vous pas d'autres vêtements ?

— Aucun, répondit celui-ci, si bas qu'à peine on le pouvait entendre.

— Vous ne sauriez pourtant demeurer ainsi, avec cette blouse mouillée sur les épaules. Vous courez risque de gagner une fluxion de poitrine. Tenez, ôtez-moi ce vêtement et prenez le mien. Nous ferons sécher le vôtre, ainsi que le pantalon, et si le cœur vous en dit, pendant ce temps, nous déjeunerons.

Et faisant suivre l'action de la proposition, Armand s'approchait du colporteur pour lui enlever son bourgeron, collé sur le dos. Mais, à mesure qu'il avançait, le père Petit-Jean reculait en bégayant :

— Non, non... ce n'est pas la peine... vous êtes trop bon.. Je vous remercie... je me sens bien... D'ailleurs je suis habitué.

— Comme il vous plaira, dit Armand en sifflant ses chiens qui jouaient avec le lambeau d'étoffe qu'ils avaient rapporté de l'eau.

Il souleva la loque du bout de son fusil et murmura

— Tiens, on dirait que ça vient du mantelet de la petite... Mais je suis fou... je la vois partout... C'est absurde... Oui ! oui ! la négresse. Ah ! celle-là, c'est la seule qui ne trompe jamais... N'est-ce pas, mon brave, qu'une bouteille vaut mieux qu'une femme ? continua-t-il, en se tournant vers le père Petit-Jean.

Là-dessus, le chasseur, souriant, fit une longue caresse à sa gourde.

— Et mon déjeuner, vous n'en voulez pas non plus, reprit-il après avoir bu.

Petit-Jean secoua négativement la tête.

— Alors, dit Armand, à l'avantage de vous recevoir !

Et il s'enfonça sous le bois, accompagné de ses chiens.

Dès qu'il eut disparu, le père Petit-Jean se glissa derrière un buisson touffu, dans la forêt, et, après s'être bien assuré qu'on ne l'observerait pas, il souleva son bourgeron, ouvrit sa chemise, plongea la main dessous, et retira, avec un air de satisfaction indicible, un médaillon en or qu'il baisa passionnément à plusieurs reprises, en marmottant :

— Mon Dieu ! comme j'avais peur qu'il ne fût resté dans cette maudite mare !

Le médaillon remis à sa place, notre colporteur frappa sur une grosse ceinture de cuir, qu'il portait entre sa chemise et sa peau. La ceinture rendit un son métallique.

— Tout va bien ! fit l'homme. En route maintenant.

Il revient sur la prairie pour chausser ses souliers et reprendre sa balle. Mais, en passant près de ce chiffon, cause de sa mésaventure, il ne peut s'empêcher de le ramasser, moins par curiosité que pour ne pas forfaire à son principe. « On ne doit jamais laisser rien perdre. »

Ce chiffon c'est un lambeau de soie. Le père Jean l'examine, le palpe en connaisseur, il va le fourrer dans sa poche, quand une broderie frappa ses regards. Il pâlit, frissonne, se frotte les yeux, et un cri déchirant jaillit de sa poitrine.

— Mais c'est une pièce du mantelet que j'avais envoyé pour ses œufs de Pâques à Aurélie... Je le reconnais. C'est moi qui ai choisi cette broderie chez la couturière de la rue de Choiseul ! Aurélie !... son mantelet ici... Comment se fait-il ? Mon Dieu ! mon Dieu !

Et le malheureux, frémissant, livide, hagard, tient ses prunelles ardemment fixées sur l'étang de Froidfontaine, comme s'il espérait par cette intense fixité en sonder, en fouiller les noires profondeurs.

## VI

## UN PÈRE.

Un moment, le père Petit-Jean songea à se déshabiller, à se mettre à l'eau, et à explorer le marais. Mais quel résultat pouvait amener cette tentative ? C'eût été courir à sa propre perte. Non. Il n'y fallait pas songer. Encore si le chasseur eût été là, avec ses chiens. Malgré sa répugnance à l'employer, Petit-Jean se fut résigné à s'adresser à lui. Mais Armand était loin déjà, trop loin. Que faire ? Aller chercher de l'aide ? Où ? Comment ? A quoi bon d'ailleurs ? On ne voit rien. Nul corps n'apparaissait à la surface des eaux puisables. A la pensée d'un cadavre, le colporteur sentait ses jambes fléchir sous lui, ses paupières battaient, se fermaient, et le sang cessait de circuler dans ses artères.

— Non, se dit-il, elle n'est pas là ! elle vit, j'en suis certain, quelque chose me le crie.

Courons, courons vite nous en assurer.

Ce n'était plus ce vieillard débile et courbé sur la terre que nous avons vu tout à l'heure ; c'était un homme alerte, impétueux, qui arpentait le terrain avec la rapidité d'un cerf poursuivi par une meute.

Il franchit la vallée, il escalade la montagne ; la sueur baigne son front, inonde ses membres. Le voici sur le plateau que dominent le vieux château et la verrerie de Maulnes.

Enfin, il arrive devant un énorme trou rempli d'eau. Des vestiges de maçonnerie, des débris de margelle annoncent que cette fosse est le produit de l'industrie humaine.

En effet, c'est un ancien puits, célèbre dans l'histoire du pays. On l'appelle encore le puits des Romains. Il servait, dit-on, à alimenter un immense viaduc de la cité gallo-romaine, capitale du Pagus-Laticensis, découverte en 1850.

Le colporteur promène les yeux autour de lui. Personne n'est en vue. Il écarte avec précaution quelques rameaux du buisson, pousse un cri particulier, auquel il est répondu par un cri semblable, et notre homme se couchant à plat ventre, rampe, se glisse dans l'intérieur du hallier, où il ne tarde pas à disparaître. Il était environ midi.

Vers deux heures on pouvait voir sur la route de Nicey à Laignes un individu proprement vêtu d'un chapeau de castor, d'une redingote, d'un gilet et d'un pantalon de drap noir. Le bas était retroussé pour ne point le salir.

Volontiers on l'eût pris pour un riche fermier des environs se rendant à la ville.

Mais en y regardant de près, de très-près, à vrai dire, un limier de la police aurait pu se demander si ce n'était pas l'homme qui enjambait si agilement, quelques heures auparavant, la vallée et la forêt de Maulnes.

Et c'était bien lui, fort habilement déguisé du reste.

Il allait d'un bon pas.

Parvenu près de Laignes, il tourna ce bourg à gauche et prit la route de Châtillon-sur-Seine, où il arriva vers six heures du soir, en passant par le village de Sainte-Colombe.

Puis, le cœur palpitant, il se dirigea, en cherchant à n'être point remarqué, vers un pensionnat de demoiselles, situé à l'une des extrémités de la ville, non loin de l'église Saint-Vorles.

Le pauvre homme tremblait fort en tirant le cordon de la sonnette de la pension.

— Mademoiselle Aurélie ! fit-il, d'un ton altéré à la domestique qui vint lui ouvrir la porte.

— Mademoiselle Aurélie ! répondit la servante. Si monsieur veut attendre, je cours prévenir madame.

— Elle va bien... Aurélie ? hazarda le colporteur d'une voix si faible que les sons expiraient sur ses lèvres.

— Ah ! voici madame, dit la domestique, en montrant une femme d'un air gracieux et assez distingué.

Petit-Jean se précipita vers cette dame.

— Aurélie ? proféra-t-il, en interrogeant la maîtresse de pension plus encore avec les regards qu'avec les paroles.

— Ah ! c'est vous, monsieur Petit, fit-elle d'un ton des plus embarrassé.

— Dites-moi comment va Aurélie ? Lui serait-il arrivé quelque accident ? prononça-t-il tout d'une haleine.

— Elle est un peu...

La maîtresse du pensionnat s'arrêta.

— Parlez, madame ! Parlez ! s'écria Petit-Jean.

— Je voulais dire qu'elle était indisposée.

— Indisposée, rien que cela, bien sûr ? mais répondez donc, reprit-il, en saisissant les mains de l'institutrice par un mouvement nerveux.

— Je puis vous garantir qu'aujourd'hui...

— Aujourd'hui ?

— Tout danger est passé.

— Danger ! Aurélie a été en danger ?

— Oui, monsieur, nous vous avons écrit à Paris : n'auriez-vous pas reçu notre lettre ?

— Non, répliqua-t-il brusquement. J'étais en voyage. Mais où est Aurélie ? je veux la voir ; menez-moi vers elle ; ne voyez-vous pas, madame, que je suis à la torture ?

— Calmez-vous, monsieur, je vous prie : jeune personne a été malade ; mais, je le répète, elle est hors de péril.

— Ah ! madame, si ce que vous dites est réel, si Aurélie recouvre la santé, je vous bénirai... Je prierai le bon Dieu pour vous...

Et deux larmes brûlantes s'échappèrent de ses yeux.

L'éloquence du cœur a des naïvetés sublimes.

— Veuillez entrer au salon, dit l'institutrice.

— Au salon ! et pourquoi faire ?

— Mais je dois prévenir Aurélie...

— Comment, la prévenir ?

— Sans doute ; la pauvre enfant a été fort malade...

— Malade ! ne prononcez pas ce mot, madame, dit-il avec véhémence.

— Enfin, je dois la prévenir. Une émotion trop vive... Vous comprenez monsieur.

Disant cela, la maîtresse de pension le poussa doucement dans un salon de plain-pied avec la cour ; et elle monta à l'étage supérieur.

Le colporteur fit trois ou quatre tours dans cette pièce. Mais il n'y tenait pas. Les secondes lui paraissaient des années, les minutes des siècles. Fébrilement, sans trop savoir ce qu'il faisait, il ouvrit la porte par laquelle était sortie l'institutrice, et il trouva un escalier, le monta en deux bonds, et il arriva sur une sorte de palier auquel venaient aboutir plusieurs corridors. On parlait dans une chambre près de lui. Il reconnut une voix. Il se précipita follement dans cette chambre en criant :

— Aurélie !... ma fille ! ma fille !

(A CONTINUER.)

## LA DUCHESSE DE NEMOURS

## PROLOGUE.

## III

PAUVRE MOUTON:—(Suite.)

A ce moment, le galop d'un cheval retentit sur les cailloux de la route, et l'on entendit le claquement savant et joyeux d'un fouet de postillon.

— Nicolas! Nicolas! s'écrièrent à la fois tous les hommes d'armes en s'élançant aux fenêtres. Voilà le courrier Nicolas qui revient de Noyon.

Le courrier était déjà en bas de son cheval, et ouvrait l'huis sans façon, d'un coup de botte forte. La Pavot s'avança vers lui, une tasse pleine à la main.

— Je me disais ça, tout le long de la route, s'écria le courrier en la regardant avec admiration, je me disais : je parie que je vais la trouver sur le seuil de sa porte avec une grande tasse bien emplie. Il n'y en a jamais eu comme vous, maman Pavot!

Il saisit la tasse, la vida d'un trait et embrassa la bonne femme sur les deux joues en disant avec gravité :

— Compère Pavot, c'est en tout bien, tout honneur.

Le compère Pavot fit un geste de gracieux assentiment. Les gens d'Armagnac crièrent :

— Quelle nouvelle, Nicolas, quelle nouvelle ?

— Notre seigneur le duc est en route pour Paris, répondit Nicolas.

Il y eut un hurra général et la coiffe de la Pavot s'envola au plafond :

— Ah! s'écria-t-elle, dans le paroxysme de son allégresse, Armagnac! Armagnac! Vive Dieu! vive le roi! les bons temps sont revenus! Notre seigneur est donc abeoué ?

— Quant à cela, répondit Nicolas, je n'en sais pas si long, Guillaume de Soles, qui est là-bas pour veiller à tout, m'a dit : Nicolas, monte à cheval et crève ta bête pour arriver à l'hôtel avant la nuit. Tu diras à la duchesse qu'elle tienne le jeuno sire Jean tout prêt, et que notre seigneur te suit à une heure de distance... Voilà tout ce que je sais et je demande une autre tasse.

Il avala l'autre tasse pendant que les gens d'Armagnac commentaient son message, et dit en rendant le gobelet à l'hôtesse :

— Mais qui donc appelez-vous tout à l'heure un pauvre mouton, maman Pavot ?

— Ah! fit la bonne femme, vous avez entendu cela, vous! Eh bien, c'est frère Tranquille que j'appelais un pauvre mouton.

Nicolas eut une toux retentissante.

— Hum! hum! fit-il, le mangeur de parchemin? Il y a des fois qu'il me fait l'effet d'un loup, à moi, ce mouton-là!

— Par exemple! se récria l'hôtesse.

Les gens d'Armagnac attendaient une explication.

— Ecoutez, dit Nicolas, qui devint tout sérieux, je suis toujours courant la prétentaine, moi, et je l'ai rencontré bien souvent. Quand il se croit seul, il redresse son dos voûté, et ses yeux brillent comme deux charbons. D'autres fois il guette comme un limier dans la rosée. Que cherche-t-il? Je vous parle de lui, parce que je viens encore de le rencontrer dans les taillis qui bordent la route devers la porte Saint-Germain. Il était couché à plat ventre et rempait comme une couleuvre. Au bruit

de mon cheval, il s'est redressé et je vous dis, moi, qu'il est plus ingambe qu'il n'en a l'air. car, en deux sauts, il était au plus épais du fourré! pourriez-vous me dire, vous qui le soutenez si bien, la mère, pourquoi il est dehors à cette heure ?

— Pauvre créature! répondit l'hôtesse. Il est allé voir ses deux petits enfants au bourg d'Arcueil.

— Ses deux petits enfants! répétèrent tous les gens d'Armagnac en chœur.

Et Cathos, la servante de l'auberge, ajouta d'un ton de profond étonnement :

— C'est donc bien vrai qu'il a des enfants, le frère Tranquille ?

— Tu ne savais pas ça, toi ?

— C'est que c'est tout de même bien drôle, prononça Cathos avec conviction, qu'il ait trouvé une femme, cet homme là!

La Pavot protégeait décidément frère Tranquille. Elle mit ses deux poings sur ses hanches.

— Il en a trouvé une plus belle que toi, ma mie, répliqua-t-elle aigrement. Et meilleure dans son petit doigt que toi dans toute ta personne!

Les gens d'Armagnac s'entre regardèrent.

— Ah ça, maman Pavot, dit le courrier Nicolas, qui était l'écho de la curiosité générale, j'aimerais bien à savoir, une fois pour toute, l'histoire de votre frère Tranquille.

## IV

## HISTOIRE DE TRANQUILLE

La figure réjouie de madame Pavot prit une expression de tristesse.

— C'est une pauvre histoire, monsieur Nicolas, répondit-elle. Je vais vous la raconter si vous voulez. Tranquille s'appelle André ou Andéol, comme on dit chez nous, là-bas, dans les montagnes qui sont à l'est de Mirande. Il est du pays d'Armagnac, comme Pavot, mon homme et moi. C'est le cousin germain du soldat Jérôme Ripaille. Quand il était tout petit enfant, je me souviens qu'on le voyait toujours à la porte du couvent de Saint-Benoît de Mirande. Il n'avait ni père ni mère; toute sa famille se composait de Jérôme Ripaille, qui était plus grand que lui, et qui le battait... Il me semble le voir encore avec ses haillons sur le dos et le vieux livre qu'il portait toujours, car il savait déjà lire. Les moines lui donnaient à manger. Quand il eut quinze ans, il voulut entrer au couvent. A moi qui vous parle, il m'a dit bien souvent qu'il aimerait mieux se jeter dans la rivière que de toucher un estoc ou une arquebuse.

Il y eut un murmure dans le cercle des buveurs et Pavot lui-même, qui ne passait pas pour très-vaillant, laissa échapper une parole de mépris.

— Que voulez-vous, continua la digne cabaretière, il est fait comme cela : c'est un pauvre mouton. Le voilà donc écolier au couvent des Bénédictins, dans la montagne. Les moines disaient qu'il deviendrait un savant homme. Moi, je le trouvais toujours aussi borné, et quand il venait nous voir à la ville, car mon père disait qu'il y avait un peu de parenté entre nous, je me demandais parfois si cette pauvre créature savait distinguer sa main droite de sa main gauche.

Sous le couvent, dans le village de Saint-Vincent, il y avait Marion, la gardeuse de brebis. To souviens-tu de Marion, toi, Pavot ?

Pavot fit claquer sa langue.

— Marion qui avait les yeux noirs, dit-il, et le teint plus blanc qu'une noble dame.

— Marion, qui était si belle, poursuivit la cabaretière, et qui ressemblait à madame Isabelle !

— Quant à ça, s'écria Pavot, je les ai vues toutes les deux l'une auprès de l'autre quand la petite Marion allait porter des fleurs au château, on aurait dit les deux sœurs !

— Et jarnibien ! enchérit la bonne femme, s'il y en avait une des deux plus laide que l'autre, ce n'était pas Marion la bergère. Andéol allait par les champs avec son vieux livre pour étudier ou pour prier. En allant de ci, de là, par les champs, il rencontra Marion, et Marion qui chantait toujours, devint triste.

— Pour sûr s'écria Marmarou, il lui avait jeté le mauvais œil.

— On ne sait pas ! répliqua vivement la Pavot, Marion l'aimait tant !

— Allens donc ! s'écrièrent deux ou trois voix incrédules.

Et Cathos la petite servante, ajouta

— Par exemple !

La Pavot ne se fâcha point.

— Mon Dieu, reprit-elle, comme pour excuser la hardiesse de son assertion, je vous ai dit que la Marion l'aimait, ce n'est pas ma faute, à moi... Et tenez, si vous l'aviez vu, lui, dans ce temps-là, ce n'était plus le même visage... Quand il la regardait, je crois que son âme passait dans ses yeux. Et son âme est belle, car alors il était beau.

Le cercle éclata de rire.

— Ah ! le joli garçon ! criait chacun en se tenant les côtes, avec sa figure d'une toise et ses cheveux gras qui tombent comme des paquets de ficelle sur les os décharnés de ses joues !

La Pavot fronça le sourcil et jeta à la ronde un regard de défi.

— Moi, je vous dis qu'il était beau ! répéta-t-elle. Si vous ne me croyez pas, allez au diable !... Tant il y a qu'un soir, Andéol et Marion s'en allèrent dans la montagne, où l'ermite les maria. Voilà pourquoi frère Tranquille n'est pas moine.

En ce temps-là, notre seigneur le duc de Nemours épousait la duchesse Isabelle d'Armagnac, et ce furent de nobles fêtes ! Je ne sais pas s'il y en a de plus belles pour les reines et les rois. Andéol et la Marion revinrent. Ils étaient si heureux que cela réjouissait de les voir. Et tenez, voici quelque chose qui fut remarqué : la duchesse Isabelle protégeait la petite Marion à cause de la ressemblance qui était entre elles deux, et aussi parce que la duchesse Isabelle est une chrétienne et un digne cœur. Marion mit au monde deux petits enfants jumeaux, des bijoux ! plus jolis que des anges !

— Ils ressemblait à papa ? voulut dire le courrier Nicolas avec raillerie.

Mais la cabaretière lui ferma la bouche d'un geste si énergique que le courrier demeura tout panaud.

— C'est fini de rire ! dit-elle sèchement. Ceux qui ont du cœur vont plutôt pleurer. Le même jour, et, à ce qu'on dit, vers la même heure, la duchesse Isabelle mit au monde notre jeune seigneur, le duc Jean. Et c'est à cause de cela que les ennemis d'Armagnac ont essayé de faire croire qu'il y avait eu substitution d'enfant. Marion avait eu un fils et une fille, l'enfant de madame

Isabelle était un garçon ; les traitres s'en allèrent disant que Tranquille était devenu père de deux jumeaux mâles, tandis que la femme de Jacques d'Armagnac donnait le jour à une fille. Ils ajoutèrent qu'on avait fait dans les berceaux un frauduleux échange, et ce fut le premier coup porté à la maison d'Armagnac. Mais vous savez bien tous l'histoire de nos maîtres, et c'est l'histoire de frère Tranquille.

Au bout de l'an, les belles couleurs de Marion s'en allèrent, ses joues devinrent toutes pâles et toutes maigres. On la voyait passer le long des clos, la tête inclinée sur sa poitrine, et bien des gens disaient : voilà ce que c'est, il arrive malheur à ceux ou à celles qui épousent les fiancés ou les fiancées du Seigneur.

On se souvenait que frère Tranquille avait été enfant du couvent.

Hélas ! c'était pourtant une pauvre fille bien pieuse que Marion la bergère. Elle mourut un soir d'été les mains en croix sur sa poitrine, en priant Dieu de donner du bonheur à ses deux pauvres petits enfants et à leur père.

Andéol était là auprès du lit, sans regard et sans voix ; sa tête tombait en avant ; ses grands cheveux ruisselaient sur ses joues et lui faisaient un voile de deuil. Les moines de Saint-Benoît apportèrent un cercueil par charité chrétienne. Quand frère Tranquille les entendit au dehors, qui chantaient le « libera », il saisit à deux mains sa poitrine étouffée, et voulut se lever, mais il ne put.

Les moines entrèrent et mirent le pauvre beau corps de Marion dans le cercueil. Tranquille ne bougea pas, il était de pierre, seulement, quand on cloua la bière, à chaque coup de marteau, il trassaillait comme si les clous eussent percé son cœur au lieu d'entrer dans le bois.

Les deux petits enfants pleuraient dans leur berceau. Tranquille ne les entendait pas. Les moines levèrent le corps en chantant les hymnes funèbres. Tranquille resta tout seul dans sa maison déserte. Le soir on le vit se traîner sur les mains et sur les genoux jusqu'au cimetière, il chercha la tombe la plus fraîche et il s'assit dessus.

Le lendemain, il était encore là ; il y fut tout le jour et aussi la nuit suivante. On lui apportait du pain ; il le laissait moisir sur la terre fraîche. Il resta là un mois tout entier comme un être privé de raison, il était si maigre et si blême qu'on le prenait pour un fantôme.

Au bout du mois, la charité publique s'était lassée, et on vint lui dire que ses deux petits enfants criaient pour avoir à manger.

Tranquille se leva tout droit sur ses jambes chancelantes, il poussa un grand cri : on vit bien qu'il avait oublié ses enfants. Il revint chez lui et vendit tout ce qu'il avait, pièce à pièce. Quand il eut tout vendu tout, jusqu'à la croix d'argent de Marion, sa femme, les petits enfants demandèrent encore du pain.

Alors Tranquille s'éveilla tout à fait ; il se vit trop faible et trop maladroit pour être artisan, il se sentit trop lâche pour être soldat. C'est lui qui me l'a dit. Il vint au château. Le duc Jacques, notre seigneur, n'aime pas ceux qui savent lire. Pour ne point repousser les prières de sa femme, il donna un asile à Andéol, mais, par dérision, il le nomma solennellement précepteur du petit Jean d'Armagnac, qui n'avait que treize mois.

Les enfants de Marion furent placés dans la campagne.

Quand notre seigneur quitta la Gascogne, Tranquille suivit la maison, comme nous tous : les enfants furent placés au bourg d'Arcueil.

Depuis ce temps-là Tranquille demeure au châteaur ; il aime le jeune duo comme si c'était son propre sang, et, cependant, peut-être bien qu'il ne serait pas resté si longtemps à l'hôtel de la Marche, si ses enfants à lui avaient du pain, et si la duchesse Isabelle, qui est un ange sur la terre, ne faisait pas de son mieux pour adoucir le malheur de la pauvre créature.

Voilà l'histoire.

— Elle n'est pas gaie, dit le courrier Nicolas, qui poussa un gros soupir de soulagement.

— Et encore, insinua l'archer Marmarou, d'un air à la fois mystérieux et moqueur, maman Pavot ne nous a pas tout dit !

La cabaretière leva sur lui son regard étonné.

— Ne vous sâchez pas, la mère, s'écria l'archer en belle humeur. Vous avez seulement oublié quelque petite chose. Frère Tranquille, avez-vous dit, reste à l'hôtel de la Marche pour l'amour de notre jeune sire Jean et pour donner du pain à ses enfants ? Moi, je lui connais un autre motif.

— Lequel ? lequel ? s'écria-t-on à la ronde.

— Lequel ? répéta de bonne foi la cabaretière.

— On a de bons yeux, dit Marmarou. Frère Tranquille n'est pas toujours occupé à lire ses grimoires ou à mijoter ses ragôts de plomb fondu. Je ne sais pas si c'est parce que madame la duchesse ressemble tant à la défunte, mais j'ai vu frère Tranquille la regarder avec des yeux !...

Il y eut autour de la table un orage de rires que la Pavot fut impuissante à calmer. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de donner un généreux coup de poing entre les deux épaules de son mari, qui se tenait les côtes.

— Oh ! oh ! oh ! faisait Nicolas le courrier, qui n'en pouvait plus, frère Tranquille soupira pour la duchesse Isabelle !

— Oh ! le fier galant ! le fier galant ! répétait-on de toutes parts.

Au milieu de ce gai tapage, la voix de la Pavot s'éleva et domina le tumulte.

— Silence ! disait elle. Ayez honte, si vous n'avez pas pitié. Le voici

Sa main étendue désignait une fenêtre ouverte. Par la fenêtre, on pouvait voir, au beau milieu de la grande route, un personnage de haute taille, vêtu, à peu de chose près, comme un clerc de la Bazoche, qui marchait s'appuyant sur un long bâton recourbé. Il allait tantôt à droite tantôt à gauche, comme si sa tête perdu n'eût point donné de direction à ses pas.

— Voyez, dit Nicolas, comme ce précepteur-là fait honneur à la maison d'Armagnac !

— Quand on est beau, ajouta Marmarou, on n'a pas besoin de parure !

Le pauvre diable que cette soldatesse et cette valetaille dra-paient si impitoyablement, arrivaient en ce moment devant la porte de l'auberge.

— Entrez, frère Tranquille, dit la Pavot avec douceur.

Tranquille s'arrêta court et regarda la maison. Il fut évi-dent pour tous que la voix seule de la cabaretière lui avait appris où il était.

— Dieu me pardonne ! dit Nicolas à voix basse, il allait continuer comme cela du même pas jusqu'en Normandie !

Tranquille déposa son bâton en dehors de la porte et entra. Jusqu'à présent nous n'avons rien dit de son visage, parce que son visage disparaissait presque entièrement sous les mèches mêlées de ses grands cheveux ; mais au moment où il franchit le seuil,

il rejeta d'un mouvement de tête indolent sa longue chevelure en arrière.

Les gens d'Armagnac avaient raison : cet homme était laid, mais la Pavot n'avait pas tort ; cet homme, à une heure donnée, avait pu être beau, non point de la beauté du courrier Nicolas, mais de cette beauté triste, intelligente, nous allons dire prédes-tinée, qui porte avec soi un cachet de force latente et une menace de malheur.

Frère Tranquille, au lieu de se diriger vers la table, s'assit auprès de la porte même sur une escabelle qui se trouva boiteuse et qui failli le jeter à la renverse. De là nouvelle moquerie.

Remarquez bien que s'il y a un siège boiteux quelque part les gens comme frère Tranquille le choisissent toujours.

La Pavot fit pour frère Tranquille ce qu'elle avait fait pour tout le monde, elle s'avança vers lui, une tasse pleine à la main. Jamais, au grand jamais d'ordinaire il ne mouillait sa lèvre dans une coupe de vin, aussi, c'était courtoisie pure de la cabaretière.

Tranquille releva les yeux sur elle, tendit la main, prit la tasse et la but d'un trait avidement. L'assemblée applau-dit ; la Pavot, étonnée, le regarda mieux et vit qu'il était plu-pâle et plus défait encore que de coutume.

— Qu'avez-vous donc Andéol ? demanda-t-elle, car, en s'adressant à lui, elle l'appelait presque toujours du nom qu'il portait dans son enfance.

Tranquille laissa tomber sur elle ses yeux hébétés et ne répondit point, un peu de sang monta à ses pommettes, qui se colorèrent sur un espace large comme un écu.

— Ce qu'il y a ? s'écria Orillon le pêcheur, il a qu'il va peut-être devenir un homme s'il apprend à boire.

— Ventrebien ! s'écria Nicolas, puisque le voilà si gaillard, bien sûr qu'il était là bas, dans le taillis Saint-Germain, à courir aventures !

Et une fois commencées, les gorges chaudes allèrent, allèrent. Chacun apportait son mot bon ou mauvais.

D'habitude, il est vrai, tous ces sarcasmes qui tombaient comme grêle sur le pauvre pédagogue, semblaient frapper une matière inerte. Il ne donnait jamais aucun signe d'impatience ou de colère. A mesure que les plaisanteries se croisaient et se mêlaient, la respiration de frère Tranquille devenait haletante et plus pénible, ce rouge qu'il avait aux joues disparaissait par intervalle et revenait tranché comme l'empreinte d'un sceau.

En ce moment où les grosses voix des soudards éclataient, dominées par la voix criarde de Cathos, frère Tranquille se leva tout à coup et sortit de son coin. Il écarta doucement, de la main, la cabaretière qui, le voyant chanceler, tout faible, s'appre-tait à le soutenir. Il s'avança vers la table autour de laquelle les rires se glaçaient déjà, tant l'aspect de cette figure désolée était puissante et poignante, — et il vint se mettre devant les buveurs.

— Mes bonnes gens, dit-il d'une voix qu'on ne lui connaissait pas, ne vous moquez pas de moi, aujourd'hui, je vous en prie, car j'ai bien de la peine.

Dans cette voix, il y avait des larmes, un silence se fit au-tour de la table, et les soudards se regardèrent, honteux et pres-que repentants.

— Qu'avez-vous donc frère Tranquille ? demanda Nicolas d'un ton où il n'y avait plus de moquerie.

Et tout le monde répéta bonnement :

— Frère Tranquille, qu'avez-vous donc ?

Une larme roula dans le creux des joues du pédagogue.



— J'ai bien de la peine ! murmura-t-il, en tâchant d'arrêter ses sanglots. Ah ! Seigneur, mon Dieu, j'ai bien de la peine ! Pour m'aider à vivre et à souffrir, j'avais deux petits enfants que j'allais voir parfois et embrasser là bas, dans la pauvre maison qui leur servait d'asile. Ils étaient beaux, je ne peut pas vous dire, moi, comme je les aimais ! Quand j'étais avec eux, j'oubliais ce que je suis et je me trouvais heureux.

On l'écoutait au milieu d'un silence triste. Il s'interrompit tout à coup, et une expression de profonde amertume assombrit son visage.

— Tout aux uns, rien aux autres ! prononça-t-il d'une voix sourde.

Il ajouta, en montrant du doigt les créneaux de l'hôtel de la Marche, qu'on apercevait à travers la fenêtre :

— L'enfant qui est là, depuis le jour de sa naissance, a-t-il versé une vraie larme ? Il est noble, il est riche, il est heureux. Tout aux uns, rien aux autres !

La Pavot croyait rêver ; autour de la table, les gens d'Armagnac échangeaient des regards ébahis. Nicolas serra le bras de l'archer Marmarou en disant :

— Le mouton laisse voir ses dents, compère. Et je savais bien que c'étaient des dents de loup !

— Est-ce donc vous qui parlez, Andéol, s'écria la cabaretière, vous qui aimez tant Jean d'Armagnac, notre petit seigneur ?

— C'est vrai... c'est vrai ! dit Tranquille précipitamment. Ai-je dit que je n'aimais pas le petit Jean d'Armagnac ? Écoutez, j'ai bien de la peine, et je crois que je mourrai fou ! Elle s'appelait Marie, ma fille, Marie, comme sa mère tant aimée ! Elle était bonne, comme sa mère, elle était belle, comme sa mère. Elle n'avait pas encore cinq ans... Qu'est-ce qu'ils ont pu faire d'une enfant si jeune ? — (A CONTINUER.)

## FEUILLETON ILLUSTRÉ

### CONDITIONS D'ABONNEMENT.

Un an.....	\$1.00
Six mois.....	0.50
Trois mois.....	0.25
Le numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

### AUX AGENTS.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant souscrit de l'abonné, nous enverrons le journal et le reçu.

Tout numéro non vendu sera repris d'ici à un mois, afin de donner le temps de régulariser la vente.

☞ Ces conditions sont invariables.

### CLUB D'ABONNÉS.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

29, rue St. Vincent, Montréal.

## AU PUBLIC.

Le FEUILLETON ILLUSTRÉ, tel est le titre de la publication que nous offrons au public aujourd'hui. Nous avons voulu remplir une lacune qui nous semble exister actuellement et qui se fait vivement sentir. C'est la première publication de ce genre qui ait jamais paru dans ce pays, et, à ce titre, elle se recommande d'elle-même à tous les amateurs de littérature. Rien ne sera oublié pour en rendre la lecture attrayante, et, à cet effet, nous ne publierons que les romans les plus nouveaux et les plus intéressants. Ici, nous nous hâtons d'ajouter que la plus stricte moralité présidera dans le choix de nos feuilletons : notre but est d'amuser, mais non de pervertir, et nous disons avec assurance que les parents pourront, sans aucune crainte, permettre à leurs enfants la lecture du FEUILLETON ILLUSTRÉ. Notre journal est destiné à faire oublier les longues soirées d'hiver, lorsque le vent souffle au dehors et que le froid nous fait rechercher davantage les charmes du coin du feu.

Le FEUILLETON ILLUSTRÉ paraîtra une fois par semaine, le jeudi, et sera distribué immédiatement. Le numéro que nous publions cette semaine donnera une idée de notre programme littéraire, et nous sommes convaincus que sa lecture ne pourra que plaire ; plus que cela, que celui qui l'aura parcouru, prendra de suite un abonnement.

Si le public veut bien nous honorer de son patronage, nous nous promettons avant longtemps de publier nos meilleurs romans canadiens avec des illustrations appropriées. Nous nous sommes assurés le concours des meilleurs artistes en ce genre, et nous voulons que, sous tous les rapports, notre publication soit un succès. D'un autre côté, la modicité du prix d'abonnement met le FEUILLETON ILLUSTRÉ à la portée de tout le monde. En effet, qui ne peut disposer d'une piastre par année, surtout lorsqu'à la fin de l'année, il se trouvera propriétaire d'un très joli volume de 416 pages contenant toutes sortes d'illustrations et sujets intéressants. Aussi, nous nous présentons avec confiance devant le public et nous espérons qu'il saura reconnaître dignement les efforts et les sacrifices que nous nous sommes imposés pour faire du FEUILLETON ILLUSTRÉ une publication de première classe.

LES PROPRIÉTAIRES.